

Christian Le Bour

**Vol d'héritage
en bord de Rance**

Une enquête de Bruno Van Nuys

Editions
Traezh

Du même auteur

Romans policiers

Vol d'héritage en bord de Rance (mai 2022)
Poker mortel à Saint-Quay (Octobre 2022)
L'inconnu de la dernière soirée (Avril 2023)
Les diaboliques de Saint-Quay (Octobre 2023)
Ménage à quatre, le 5^{ème} élément (Mai 2024)
Supplice chinois en Finistère (Mai 2025)
Baie des diables (Octobre 2025)

Romans

Un manoir dans la tourmente (Octobre 2024)

Vous pouvez retrouver Christian Le Bour sur les réseaux sociaux : Facebook, Instagram ou LinkedIn ET

*Sur <https://editions-traezh.fr> ou
<https://christianlebour.fr>*



Vous pouvez également joindre l'auteur directement par mail :

Christianlebour.auteur@gmail.com

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les lieux décrits dans ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant existé ou existant, ne serait que pure coïncidence et le fruit du hasard.

Copyright 2022

Marie raccrocha le téléphone au mur de la cuisine. Elle plongea son visage dans ses mains et sanglota de bonheur. Le jour tant espéré se présentait enfin.

Elle ne tenait plus en place depuis que, lundi dernier, elle avait reçu cet appel. Il lui avait proposé de la rencontrer. Il lui avait aussitôt expliqué que, connaissant le caractère de Paul, il préférerait la retrouver seule dans un premier temps. Elle comprenait son attitude vis-à-vis de Paul. Elle tenterait ensuite de persuader celui-ci de retrouvailles à trois.

Elle prit une profonde inspiration et se redressa, les yeux rieurs et brillants de larmes de joie. Elle examina la pendule accrochée au mur de la cuisine. Si elle voulait être avant midi à l'appartement à Dinard, elle devait s'en aller immédiatement. Paul était descendu au sous-sol. Trop heureuse de ce qui lui arrivait, elle ne prit pas le temps de descendre et cria :

- Paul, je m'en vais. C'est important pour nous deux. Je te raconterai à mon retour. Je ne déjeunerai pas là aujourd'hui. Je pense que je serai de retour vers quinze ou seize heures.

Marie raccrocha son tablier derrière la porte de la cuisine, prit son sac sur le meuble Louis XIII de l'entrée et courut à sa voiture. Elle démarra en trombe et fit crisser les gravillons du parc sous les roues de

sa Clio rouge. Au sortir de la propriété, elle vira à gauche trop rapidement. Un camion qui venait de sa droite dut freiner brutalement. Les coups de klaxon du chauffeur lui rappelèrent qu'elle devait malgré tout garder la tête froide.

Cinq minutes avant midi, Marie gara sa Clio à Dinard, devant l'immeuble dans lequel ils avaient acquis un bel appartement de standing, il y a plus de vingt ans. Sa situation à trois ou quatre cents mètres de la corniche lui donnait un caractère unique. Elle regarda sa montre. Elle savait qu'il n'y avait rien dans le réfrigérateur de l'appartement et pourtant son estomac commençait à réclamer. Elle se souvint de la petite boulangerie située Rue de la Corniche, à deux cents mètres. En courant, elle y serait avant la fermeture. Marie poussa la porte vitrée de la boulangerie et salua madame Leblanc qui s'apprêtait à fermer sa boutique.

- Bonjour, j'espère qu'il vous reste encore un sandwich à me vendre !

- Oui, mais je n'ai plus beaucoup de choix : jambon gruyère ou salade thon mayonnaise, annonça la boulangère en glissant son regard des sandwiches vers le visage rieur de Marie.

- Le jambon me conviendra parfaitement.

- D'accord, dit madame Leblanc en enveloppant le sandwich dans un papier de soie. Marie prit la monnaie que lui tendait la boulangère et sortit rapidement. A peine avait-elle franchi la porte qu'elle discerna le cliquetis de la serrure que manœuvrait derrière elle madame Leblanc. Elle s'en retourna vers son appartement d'un pas léger et assuré.

Lorsque Marie composa le code de la porte de l'entrée de l'immeuble, elle imagina que, dans un quart d'heure à peine, il serait là, debout devant l'interphone. Elle entendrait sa voix juste avant de le découvrir. Étrangement, elle avait remarqué qu'il n'avait pas la même voix ce matin que lundi, lors de son premier appel. Elle était plus couverte et semblait venir des profondeurs. Probablement était-il enroué, pensa-t-elle.

En sortant de l'ascenseur, elle croisa son voisin de palier, Robert Beauclair. A la retraite depuis bientôt vingt ans, avec Émilienne ils avaient acheté l'appartement voisin de celui de Marie, il y a une quinzaine d'années. Ils passaient le plus clair de leur temps à épier les allées et venues de chacun. La voix chancelante, il lui cria comme s'il craignait qu'elle ne l'entende pas :

- Bonjour madame Marie !

- Bonjour Robert. Comment allez-vous aujourd'hui ?

Marie n'eut pas le temps d'achever sa phrase qu'Émilienne apparut à son tour sur le pas de la porte, un torchon à la main.

- Bonjour madame Marie. Vous m'avez l'air bien enjouée aujourd'hui, avança d'un ton mielleux Émilienne qui manifestement voulait en savoir plus.

Marie était si heureuse qu'elle ne put se retenir et décida donc de partager sa joie. En introduisant la clef dans la serrure de son appartement, elle répondit :

- Oui. Aujourd'hui j'ai rendez-vous avec un charmant jeune homme. Je vais le rencontrer pour la toute première fois.

Marie referma aussitôt la porte ne laissant pas le temps à Émilienne et Robert d'en savoir plus. Elle eut un fou rire. Ils devaient imaginer tant de choses amusantes. Comment une dame de soixante-deux ans pouvait-elle oser avoir un rendez-vous galant avec un jeune homme, devait imaginer Émilienne, pensa Marie en gloussant de rire. Tant pis si ses voisins bâtissaient des histoires imaginaires. Le plus important pour Marie était de tourner enfin une page de plus de vingt-quatre ans de sa vie.

Marie commença par ouvrir tous les volets de l'appartement. Cela faisait plusieurs mois qu'il n'avait pas été loué. Elle se dirigea vers la terrasse et prit place dans un grand fauteuil de rotin blanc. Elle ingurgita rapidement trois bouchées de son sandwich comme si elle n'avait pas mangé depuis la veille. Dès que son estomac cessa de crier famine, elle prit le temps de se détendre et de profiter de l'endroit. Le doux bruissement d'une brise légère caressant la cime des arbres la berçait. Elle contempla longuement la mer bleue qui s'abattait sur les rochers laissant derrière elle comme un long voile de mousseline blanche. Elle acheva paisiblement son sandwich et laissa ses paupières se fermer doucement.

Le klaxon d'un camion la réveilla brutalement. Elle regarda sa montre, il était quinze heures quarante-cinq. Elle dormait depuis plus de deux bonnes heures. Il était en retard, se dit-elle. Peut-être avait-il été retenu par des bouchons ? Ce vendredi férié et ensoleillé annonçait un merveilleux week-end qui avait certainement favorisé les départs. D'où venait-il ? Elle ne

le savait pas. Elle n'avait ni son adresse ni son numéro de téléphone. Heureusement, elle lui avait indiqué le numéro de son portable. Elle sursauta. Avait-elle allumé son portable ?

Marie se précipita vers le canapé du salon et fouilla son sac. Son portable était éteint. Elle l'alluma et constata qu'il n'affichait aucun appel en absence. Elle décida d'attendre qu'il l'appelle. Elle avait accepté de prendre un portable pour faire plaisir à Marc et à Paul.

Une vingtaine de minutes plus tard, son téléphone vibra. Elle le décrocha avant qu'il n'eût le temps de sonner.

- Allô !

Elle reconnut aussitôt la voix enrouée de ce matin.

- Excusez-moi Marie. Mon véhicule est tombé en panne sur la route de Saint-Malo à Rennes.

- Ah ! Ce n'est pas trop grave, j'espère.

- C'est ennuyeux. C'est une courroie qui a lâché et je n'en aurai une autre que demain matin. Si vous pouviez venir me rejoindre, cela m'arrangerait.

- Bien entendu. Dites-moi où. J'espère que je trouverai.

- C'est très facile. A environ douze kilomètres de Saint-Malo, sur la droite, il y a un petit bois. Vous y verrez un camping-car vert garé près du chemin qui pénètre dans le bois.

- Bien, j'arrive. Je serai là-bas dans une vingtaine de minutes environ.

Marie raccrocha et rangea son portable. Il avait dû prendre froid depuis son appel de lundi, il avait la voix sérieusement couverte. Quand elle le rencontre-

rait, dans une demi-heure à peine, elle lui conseillerait un bon sirop. Elle décida de ne pas fermer les volets, elle repasserait en fin d'après-midi et préviendrait Paul qu'elle rentrerait plus tard qu'elle ne le pensait. Le plus important était d'aller au plus vite à ce rendez-vous. Elle était si impatiente de le rencontrer ! Vingt-quatre années de souffrance, d'attente qui allaient s'achever. Ce moment, elle l'avait tant espéré !

La Clio rouge démarra en trombe. Elle quitta Dinard vers seize heures trente en direction du bois près de Saint-Malo.

Émilie virevoltait depuis un quart d'heure autour du lit. En ce vendredi férié, elle avait décidé de se rendre chez une amie à Cognac. Elle ne reviendrait que demain en fin d'après-midi. Alexandre, demeuré allongé sous le drap, poussait des grognements de satisfaction. Aujourd'hui jour férié, il allait pouvoir traîner et profiter de toute la largeur du lit. Elle empoigna son sac de voyage et embrassa la joue tiède d'Alexandre. Lorsqu'elle claqua la porte de leur petit appartement, il était bientôt dix heures.

A dix heures vingt, Alexandre décréta qu'il était temps de poser un pied hors de son lit. Il s'étira longuement et se dirigea vers l'étroite cuisine de leur appartement. Il prit un bol dans le placard du haut et le remplit d'un bon café encore chaud. Il s'assit en tailleur sur un coussin posé devant la table du salon et dégusta deux tranches de pain de mie dorées au grille-pain. Il avait machinalement allumé la télévision. Aucune émission ne l'intéressait. Il décida d'éteindre le moniteur, se leva et se mit à ranger la cuisine. A la vue du contenu du réfrigérateur, il jugea qu'une descente au supermarché serait nécessaire.

Alexandre ouvrit les volets et aperçut au loin le bleu de la mer. Lorsqu'il vivait au Canada, Alexandre n'avait jamais vécu en bord de mer, mais plutôt au

milieu des forêts. Ce bleu de la mer devant ses yeux le ravissait chaque jour. Il était satisfait de la journée qui s'annonçait, le ciel était dégagé et il était libre d'agir à sa guise. Comme les quelques nuages laiteux qui taquinaient le bleu du ciel, il pourrait se laisser bercer par l'air du temps. Alexandre avait rencontré Émilie il y avait bientôt huit mois. Il habitait alors à Caen depuis trois mois où il vivait d'expédients, de petits boulots et avait décidé de s'inscrire dans un club de gymnastique. Émilie était une magnifique jeune fille au corps fin et élancé. Sportive, elle était au club depuis une année et pratiquait intensivement la course à pied. Dès la première séance, elle lui avait proposé de le faire profiter de son expérience. Elle avait immédiatement relevé chez lui son côté gauche, sa maladresse en sport. Elle lui avait aussitôt prodigué de nombreux conseils. Alexandre, amateur de conquêtes féminines, accepta volontiers la présence d'Émilie. Rapidement, ils ne surent résister à leur attirance réciproque.

Aussi, quand Alexandre trouva enfin un emploi stable dans cette coopérative à Granville, ils décidèrent tout naturellement de quitter chacun leur appartement à Caen et de venir s'installer ensemble à Granville. Émilie repéra rapidement ce petit appartement situé sur les hauteurs de la ville. Ils l'avaient facilement aménagé, chacun possédant déjà quelques meubles. Ils furent même obligés de se séparer de mobiliers qu'ils détenaient en double. L'argent ainsi récupéré leur permit de refaire toute la décoration dès les premières semaines. Il l'aimait depuis le début, mais il devait reconnaître qu'elle avait parfois

des changements d'humeur qu'il comprenait mal. Il devait encore apprendre à mieux la connaître, jugeait-il. Elle était toujours prête à faire la fête, à s'amuser et il adorait cela. Elle était un véritable tourbillon de bonne humeur. Mais depuis deux mois, certains jours elle était tendue et d'humeur exécrationnelle. Ces jours-là, Alexandre allait courir pour s'échapper de cet appartement trop petit. Heureusement, tous les autres jours Émilie était un rayon de soleil.

Alexandre ferma la porte et descendit vers le centre-ville. Il avait deux jours de liberté devant lui, mais qu'allait-il faire ? Émilie allait lui manquer. Il se remémora le coup de téléphone qu'il avait osé passer à Marie lundi. Il lui avait promis de la rappeler en fin de semaine pour fixer leur premier rendez-vous. Il n'avait pas précisé le jour. Marie, il ne la connaissait pas vraiment, il gardait seulement sa photo sur lui. Il avait pris cette photo en quittant le Canada, il voulait alors retrouver ses racines en France. Il savait que sur cette photo, elle avait vingt-cinq ans de moins, mais il était sûr de la reconnaître tellement il avait rêvé de ces retrouvailles. C'était décidé, en rentrant du supermarché, il l'appellerait et lui proposerait de la rencontrer demain samedi. Émilie ne serait pas là pour l'en empêcher.

La première fois qu'il avait parlé de ses grands-parents et de sa volonté de les retrouver, Émilie était rentrée dans une fureur qui l'avait surpris. Peut-être était-ce depuis ce jour-là qu'elle avait l'humeur changeante. Elle disait que les grands-parents étaient tous des salauds. Alexandre comprenait qu'elle avait une

fêlure en elle. Ses sautes d'humeur devenaient insupportables. S'il parvenait à connaître ce qui avait provoqué cette fêlure, il parviendrait à la calmer, songeait-il. Émilie venait d'avoir dix-neuf ans, lui en avait vingt-deux, ils avaient rapidement su qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. A dix-neuf ans, Émilie avait encore les emportements de l'adolescence, imaginait-il. Au fond il était persuadé que le temps cicatriserait ses blessures.

Et puis il y avait son frère. Laurent, le jeune frère d'Émilie, vivait à cinq cents mètres de chez eux. A dix-sept ans, il rencontrait des difficultés et Émilie allait chaque jour l'aider. Alexandre en était admiratif. Émilie s'efforçait toujours de concilier le temps consacré à son frère et son amour pour Alexandre. Elle passait chez son frère alors qu'Alexandre était encore au travail ou lorsqu'il allait courir. Elle jonglait admirablement avec les attentes de chacun. Alexandre lui en était reconnaissant. Il savait que malgré tout, elle en souffrait.

- Salut Alex ! clamèrent Sébastien et Élodie qui se tenaient de l'autre côté de la rue. Alexandre tiré brutalement de ses rêveries leva la tête, traversa la rue et vint les saluer à son tour.

- Comment ça va aujourd'hui ?

- Cool ! Et toi ? Émilie n'est pas avec toi ?

- Non. Elle est partie avec son frère chez une copine à Cognac jusqu'à demain soir.

Élodie jeta un regard interrogateur à Sébastien et proposa :

- Viens déjeuner avec nous chez moi. Mes parents sont partis pour le week-end.

L'idée de ne pas se préoccuper de ce premier repas qu'il aurait dû normalement affronter en solitaire lui plut immédiatement. Alexandre accepta donc et accompagna ses deux amis chez Élodie.

L'après-midi passa rapidement. Très vite, la maison d'Élodie devint le lieu de rendez-vous d'une dizaine de jeunes de Granville. Alexandre ne connaissait pas la moitié d'entre eux. Son passé canadien fut l'objet de nombreuses curiosités. Il leur parla des hivers rigoureux, des balades en raquettes et du hockey sur glace qu'il avait beaucoup pratiqué à la demande de son père jusqu'à l'âge de quinze ans. Il se souvenait qu'un jour, il avait refusé d'aller à l'entraînement par défi. L'affrontement avec son père fut terrible. Après une fugue de trois jours, son père accepta qu'il abandonne le hockey. Les relations avec son père avaient toujours été délicates. Il y a vingt-quatre ans, lui aussi avait quitté brutalement sa famille en France sur un coup de tête. Son père avait certainement reproduit sur lui ce dont il avait lui-même souffert, un excès d'autoritarisme. Il y a vingt-quatre ans, son père quittait la région de Saint-Malo, aujourd'hui lui, Alexandre, vivait à Granville, face à Saint-Malo.

Il était dix-neuf heures quand Alexandre revint dans son appartement. Il se souvint qu'il avait omis de téléphoner à Marie. Il devait la rencontrer rapidement. Il voulait la connaître. Il savait qu'elle saurait ensuite convaincre Paul de le rencontrer à son tour. Il composa sur son portable le numéro de téléphone mobile qu'elle lui avait indiqué lundi. Seule la messagerie lui répondit. Il ne laissa pas de message, il préférait

renouveler son appel plus tard. Demain il se rendrait directement à Miniac-Morvan et il l'appellerait en chemin. Elle lui avait bien dit qu'elle se débrouillerait pour se libérer immédiatement. Demain il irait donc rôder près de chez elle. Il avait trouvé son adresse dans l'annuaire. Il était persuadé qu'avec un peu de chance, il l'apercevrait. S'il partait ce soir, il serait à pied d'œuvre à la première heure et augmentait ses chances de la voir. Il saisit un sac de voyage et y glissa une trousse de toilette et quelques vêtements. Il trouverait bien une chambre quelque part entre Saint-Malo et Rennes. En se dépêchant, il serait là-bas vers vingt et une heures.

Il pénétra dans la petite ville où vivait Marie à vingt heures cinquante. La clarté du jour commençait à s'estomper. Les rues étaient calmes. Il passa devant l'église puis sur la place où régnait une certaine agitation. Il gara son véhicule et s'approcha de l'attrouplement qui s'était formé auprès d'une voiture de la gendarmerie. Deux gendarmes semblaient interroger les personnes présentes. Méfiant, Alexandre préféra s'asseoir sur un banc légèrement en retrait. De sa position, il distinguait à peine les conversations mais il parvint à comprendre que Marie Granet, sa grand-mère, avait disparu.

